TEMPERATURE

Du 23 novembre 1900.

Baromètre de E. A. L. Glandin, Opticien, de 145 rue du Canal.
Baromètre Greenfield et Boromo.

	Fahrenheit	Centigrade
7 h. du matin....	70	21
Midi.....	80	27
3 P. M.....	80	27
6 P. M.....	78	25

L'ABEILLE DE DEMAIN.

SOMMAIRE.

Français et Kruger, J. Gentil.
Pour toujours.
Valeurs et valeuses.
Le Rire brisé.
Rien des Agences.
Le Fils du Régiment. Un petit soldat.
Ba Ténébreuse, feuilleton du dimanche.
Mondanités, chiffon.
L'Actualité, etc., etc.

Les résultats —DE LA— Campagne Electorale

Au milieu des émotions diverses, contradictoires même qu'excitent chez un grand peuple, dans une grande population, comme le peuple américain, comme New York par exemple, des événements de l'issue heureuse ou malheureuse desquels ils croient, à tort ou à raison, que dépend leur avenir, voulez-vous vous rendre un compte exact de leur état d'âme? Rendez-vous au théâtre. C'est là que, dans une atmosphère ardente, au milieu de passions surchauffées par le contact si enivrant des foules, et élevées à leur paroxysme par l'intervention inattendue d'un orateur de hasard ou par l'exécution de quelque entraînant chant de guerre, ce sentiment populaire éclate et fait explosion.

Ce sentiment peut être mal inspiré, mal dirigé ou dévoyé par le politicianisme et l'esprit de parti, mais dans les masses il est toujours sincère; c'est ce qui lui donne, au moins momentanément, une puissance irrésistible.

Si nous en croyons certaines personnes qui ont assisté aux récentes élections à New York et aux explosions de joie qu'elles ont occasionnées quand a été proclamé le résultat du scrutin, non seulement les rues étaient encombrées d'une foule, hommes, femmes et enfants, ivres de joie, mais les théâtres regorgeaient de spectateurs qui poussaient des hurrahs frénétiques.

Pourquoi? Ce n'était certainement pas pour célébrer la victoire personnelle de M. McKinley, ni celle de la coterie qui l'entoure et le mène.

On sait que le président actuel ne jouit pas d'une écrasante popularité et que son entourage n'est pas plus aimé que lui des populations. On pourrait même affirmer qu'il y a dans l'Union plus de francs et loyaux démocrates que de républicains, ou soi-disant tels.

Mais le choix du candidat de la démocratie prêtait légèrement à la critique. C'était un homme nouveau, un homme qui apportait dans la politique militante des idées nouvelles dont on ne se rendait pas compte et qui troublaient les esprits. On lui reprochait des tendances socialistes, ce qui devait ameuter contre lui toute l'armée des spéculateurs.

Il n'en fallait pas davantage pour fournir aux républicains l'occasion de jeter le cri d'alarme. Ce n'était pas une crise gouvernementale ordinaire qui allait s'opérer, mais une véritable révolution. Ce thème, une fois bien posé, il était facile de broder sur le sujet une infinité de variations plus ou moins fantaisistes, mais de nature à frapper vivement les imaginations. Les partisans, les fauteurs de Trusts, menacés dans leurs intérêts les plus chers, commencèrent une terrible croisade contre la démocratie et le Bryannisme.

Jamais la République n'avait couru un pareil danger. Par le socialisme la société était bouleversée, par la répudiation elle était déshonorée. Tel est le thème adopté par les républicains, et une fois lancé sur ce terrain ils ne se sont plus arrêtés. Ils ont été de l'avant avec une audace qui ne connaissait plus d'obstacle. Il y allait, en effet, de leur avenir, de l'avenir des Trusts qui faisaient et font encore leur fortune. Le pays s'est cru réellement et naïvement sur le bord d'un abîme. Il a reculé et il a lui même intronisé le système des Trusts qui sont sa ruine.

Le parti démocrate, il faut l'avouer humblement, n'a pas dès l'abord mesuré la portée du coup qui le frappait; étranger aux Trusts et en ignorant les toutes puissantes ressources, il a continué avec une simplesse, avec une naïveté que l'on a de la peine à s'expliquer l'exposition de ses principes. Le républicanisme l'a laissé faire. Pendant ce temps-là, il manipulait la matière électorale et achetait les électeurs à prix d'or. C'est ainsi que sans s'en douter et au moment où il s'y attendait le moins, le pays qui se trouvait à bon droit démocrate, s'est réveillé républicain.

A quand le règlement de la question chinoise.

Il faut plaindre les gens qui se sont mis en tête de suivre avec attention les affaires de Chine. Dieu puissant, quelle salade! Et comment arriver à se fourrer dans la tête tous les faits que nous apporte chaque jour le télégraphe? sans compter que la géographie locale complique effroyablement la tâche du lecteur convaincu.

Du reste, le drame chinois a ceci de commun avec certains romans feuilletons qu'on peut impunément en interrompre le cours, sauter des chapitres entiers, aller faire un voyage à l'étranger et en reprendre ensuite la lecture. On n'a rien perdu et on s'y retrouve quand même.

Bien malin celui qui pourrait dire quand nous toucherons, en Chine, au dénouement. Il semblait tout proche il y a quelques mois, et, aujourd'hui, nous ne sommes pas plus avancés.

Au train dont vont les choses, il est permis de supposer qu'on n'en verra jamais la fin et que la Chine, aussi bien que les alliés, en ont pris leur parti.

Il se pourrait bien que ce soit à la Chine que ces lenteurs profitent. Sans doute, elle a l'ennemi sur son territoire; mais qu'est ce qu'une poignée d'Européens perdus dans un immense empire de 400 millions d'habitants.

Nos soldats d'Europe font l'effet de petits parasites attachés à un immense mollusque qui ne ressent même pas leurs piqûres.

Le seul avantage qu'offre la situation est que, ayant tous à compter avec l'aléa chinois, nous ne pensons pas à nous chamailler en Europe. C'est quelque chose, il est vrai. Contentons-nous-en pour l'instant, faute de mieux.

LE SOCIALISME A HONOLULU.

Le foyer du socialisme est à Honolu. On n'aurait pas attendu cette perversité d'une île minime de l'Océanie. Pensez que la ville d'Honolulu, étendue le long de la mer bleue, cache ses heureuses maisons sous une forêt de palmes et de mimosas; que l'œil ne découvre que des vallons ombreux, de belles rivières accourues des montagnes, et la ligne dentelée des volcans; que le climat, exempt de tout excès, y est doux et constant. C'est pourtant là que le socialisme a remporté sa dernière victoire. C'est de là qu'il va se répandre sur les récifs de coraux et de madrépores et infester tout l'océan Pacifique. Le germe y a été importé par le citoyen Herfert Shaw, socialiste militant de l'Etat du Minnesota. Pourquoi Herfert Shaw quitta-t-il le Minnesota pour l'air plus doux des îles Sandwich? Je ne sais; mais ces jours derniers, il mandait au journal le *Peuple*, de New York, qu'il avait planté,—moralement, s'entend—la bannière rouge sur la place où s'élève la statue du roi Kamehameha; qu'il avait groupé les travailleurs, et qu'il allait lancer un journal qui s'appellerait le *Prolétaire*. Ce sera le huitième journal d'Honolulu, qui en possède quatre en anglais et trois en canaque. Cette ville est trop civilisée. Si nous étions sages, nous regarderions avec intérêt les socialistes conquérir nos antipodes. L'expérience sera d'autant mieux instituée qu'elle sera locale, et pour cause. D'ailleurs la doctrine pourra se répandre sur tout le Pacifique avec d'autant moins de danger qu'il est à peu près inhabité. On verra les Canaques lire Karl Marx. On entendra les revendications socialistes des anthropophages. Elles seront piquantes. Car on sait que déjà ces honnêtes gens ont excellemment résolu le problème des Caisses de retraite pour la vieillesse. Et les idées progressistes régneront sur ce coin du monde, où, à vrai dire, on n'a pas d'idées, mais où on a des casse-têtes.

L'histoire du Chrysanthème.

Les premiers jours du mois de novembre marquent chez nous l'apothéose du chrysanthème, et c'est aux environs des fêtes de la Toussaint que la belle et mélancolique fleur d'arrière saison entre dans toute sa gloire.

Cette grande vogue du chrysanthème ne date que de dix années à peine. Il y a moins de cent ans, cette fleur tant prisée était totalement inconnue en France. Ce fut un simple négociant marseillais qui, à cette époque, la rapporta de la Chine mystérieuse, alors protégée par sa Grande Muraille contre l'indiscrétion des Européens.

Cet exemplaire unique fut offert à notre Jardin des Plantes, qui l'entoura de tous les soins que l'on peut imaginer. La précieuse fleur s'y acclimata et s'y multiplia si bien que, de là, elle s'est peu à peu répandue par toute l'Europe.

Abita, Abita, Abita,
Que de trésors de santé cette Eau contient

TRAITEMENT DES MINISTRES ANGLAIS.

Curieuses inégalités.

Londres, 4 novembre.—*De notre correspondant particulier.*—

Au moment où d'importants changements sont en train de se produire dans le cabinet britannique, il peut n'être pas sans intérêt de noter, à titre purement documentaire, les émoluments qui sont attribués sur le budget aux principaux membres du gouvernement de Sa Majesté britannique.

Le lord grand chancelier qui, en ce moment, est le comte de Halsbury, a 250,000 francs d'appointements par an. C'est un des traitements les plus élevés du ministère, et il n'est dépassé que par le traitement de lord Cadogan, lord lieutenant d'Irlande, qui est de 500,000 francs par an. Lord Ashbourne, qui occupe le poste de lord chancelier d'Irlande, n'a pas trop à se plaindre non plus et touche 200,000 francs pour douze mois de fonctions.

Ensuite viennent les ministres des affaires étrangères, de la guerre, des colonies, des Indes, de l'intérieur, le premier lord de la trésorerie et le chancelier de l'Echiquier qui touchent chacun 125,000 francs par an. Le premier lord de l'amirauté est moins gâté. Il n'a que 112,500 francs. M. Gerald Balfour, secrétaire pour l'Irlande, en a tout autant. Lord Londonderry, postmaster général du royaume, a un traitement annuel de 62,500 francs. Le pauvre M. Ritchie, lorsqu'il était président du Board of Trade, et l'infortuné vicomte Cross, quand il veillait sur le sceau privé, n'avaient chacun que 50,000 francs. 50,000 francs seulement aussi au duc de Devonshire, en qualité de président du conseil privé de la reine; il paraît, il est vrai, qu'il a des moyens de vivre en dehors.

Quant aux sous secrétaires d'Etat, leurs appointements sont près que uniformément fixés à 37,500 francs, une vraie misère, et on ne comprend pas comment ils peuvent arriver à joindre les deux bouts de l'année.

Ce qu'il y a de plus curieux à relever dans cette échelle de traitements c'est l'extraordinaire inégalité des chiffres et leur disproportion avec les postes occupés. Par exemple, M. Gerald Balfour, qui n'a rang que de sous secrétaire d'Etat, touche 62,500 franc de plus que le président du Board of Trade, qui a rang de ministre et siège au conseil.

De même, lord Salisbury, en qualité de premier ministre et de ministre des affaires étrangères, touchait seulement 125,000 francs, soit la moitié de ce que lord Halsbury, hiérarchiquement son subordonné, touchait comme lord grand-chancelier, et soit le quart de ce qui revient à lord Cadogan.

Maintenant que lord Salisbury a échangé les affaires étrangères contre le sceau privé, il subit du coup une *diminutio capitis* de 75,000 francs. Son traitement tombe à 50,000 francs de moins que le directeur des postes, autant que le ministre de l'agriculture. C'est le duc de Devonshire qui va être content!

On frémit seulement en songeant à ce qui serait arrivé si lord Salisbury avait été premier ministre sans portefeuille. Le cas n'a pas été prévu, et je crois qu'il ne s'est pas encore produit. Lord Salisbury, du coup, n'aurait pas eu un sou de traitement.

Cela fait dresser les cheveux sur la tête, rien que d'y penser. Sans les petites économies qu'il a pu mettre de côté, il aurait été obligé de voyager en troisième classe pour venir de Hatfield, et, à la gare de Saint Pancras, il aurait dû prendre l'omnibus pour se rendre à Downing street!

LE ROLE DU VIN DANS L'ALIMENTATION.

"Nous n'avons plus de vin, privation qui parait plus sensible aux hommes que celle du pain", disaient les soldats français, le 18 juin, devant Pékin. C'est que le vin est, en un sens, plus indispensable que le pain, car il permet de résister, sans souffrance, sans diminution d'énergie et de courage, à une inanition passagère ou à l'insuffisance de l'alimentation. C'est au vin et à l'alcool, qui n'ont pas manqué à Paris, lors du fameux siège de 1870, que la population parisienne a dû la vie et l'enthousiasme qui l'a soutenue pendant son investissement.

L'organisme peut supporter quelque temps la privation de nourriture; le corps se nourrit alors de ses réserves de graisse et de chair. Mais il est réduit, pour ainsi dire, à l'impuissance, à l'immobilité, si une boisson alcoolisée, le vin, ne vient pas redonner de l'énergie au système nerveux par les sels et les éthers qu'il contient.

Les soldats français avaient donc raison: la privation de vin est un véritable désastre. C'est le tonique indispensable à tous ceux qui, soit pour leurs plaisirs, soit obligés de fournir un travail musculaire, ou considérable, comme les chasseurs, les vélocipédistes, ou continu, comme les hommes d'affaires, les voyageurs de commerce, etc.

M. CROKER ET LES ELECTIONS.

Les chiffres de l'élection américaine sont définitivement connus, et que M. MacKinley l'a emporté à une majorité considérable.

Il est difficile, en présence de ce résultat, d'admettre que l'élection ait jamais présenté beaucoup d'incertitude. Cependant, jusqu'à la dernière minute, on a pu croire, en lisant les dépêches d'Amérique, que les deux concurrents se tenaient à quelques voix.

Il y avait même d'énormes paris engagés, et l'on serait forcé de croire que la plupart des partisans de M. Bryan doivent être aujourd'hui complètement ruinés. Il n'en est rien, heureusement, et un seul exemple suffira à le démontrer. M. Croker, qui était le principal agent de la candidature Bryan, avait parié, pour ainsi dire à livre ouvert, et la défaite de son candidat lui a fait perdre la jolie somme de huit cent mille francs.

Mais, sortie par une porte une porte, elle est rentrée par l'autre. Cet habile homme, en effet, avait en soin, comme on dit en style de courses de se couvrir. En même temps tempe qu'il pariait pour M. Bryan, il achetait des valeurs qui, en cas de succès de M. Mac Kinley, devaient certainement monter. Et sa petite opération s'est soldée par un très honnête bénéfice. Il a perdu huit cent mille francs d'un côté, mais il a gagné un million de l'autre. Tous les autres parieurs ont évidemment fait de même et, une fois encore, au milieu de ses émotions et de ses agitations les plus vives, la très calme et très pratique Amérique a su démontrer que toujours et partout les affaires restent les affaires....

LA DATE HEUREUSE.

On sait que Mme Réjane dont nous connaissons tous le talent, à la Nouvelle Orléans a établi, sous ce titre "La date heureuse" une souscription en faveur des orphelines des artistes. En quelques jours cette souscription s'est élevée au chiffre étonnant de 44,050 francs.

AMUSEMENTS.

GRAND OPERA HOUSE.

Le drame "Hands Across the Sea" va décidement achever la semaine aussi brillamment qu'il l'a commencée. Dès demain matin, changement de spectacle; première d'un drame fameux qui a été applaudi dans les deux mondes, "A Celebrated Case" d'un des dramaturges les plus renommés du siècle. D'Ennery.

Cette seule nouvelle sur l'affiche va faire affluer le monde au théâtre de M. Greenwall. Encore une semaine assurée.

THEATRE "CRESCENT."

Au Crescent, demain soir, première de l'excellente bouffonnerie intitulée "Shooting the Chutes", par les deux amusants comédiens que l'on appelle Murray et Mack.

Les amateurs de la gaîté vont se donner rendez-vous au Crescent pour toute la semaine.

Ce soir, dernière de "Faust".

THEATRE TULANE

A "The Christian", qui n'a fait que marcher de succès en succès depuis dimanche, succède demain soir le chef-d'œuvre de Shakespeare impatiemment attendu par les amateurs qui lui feront un accueil enthousiaste. Les principaux rôles seront remplis par Louis James et Kathryn Kidder, deux étoiles de première grandeur.

Il va sans dire qu'il y aura une matinée spéciale pour le jour d'actions de grâces.

L'ESPRIT DES AUTRES.

Machin est un redoutable bavard, et si menteur qu'il finit par ne s'y plus reconnaître au milieu de tous ses mensonges. Quelqu'un a dit à propos de lui:

—C'est drôle tout de même d'arriver à se couper si souvent en rasant les autres!

Au lycée.

Le professeur de physique, s'apercevant que la classe est distraite:

—Je vous prie, messieurs, d'être plus attentifs. Je sais bien que l'attraction moléculaire, dont je vous parle, est pour vous moins attrayante que *celles* de l'Exposition....

Opinion de Booker T. Washington sur la loi de Lynch.

Presse Associée.

Boston, 23 novembre.—Booker T. Washington a dit hier soir à propos du lynchage récent d'un nègre au Colorado, que la même classe de personnes qui enfreint la loi en lynchant un nègre ne tardera pas à l'enfreindre en lynchant un homme blanc.

"Je crois, dit M. Washington, que le lynchage du Colorado accentue le fait que le seul moyen de mettre fin à de tels soulèvements serait premièrement de donner une éducation générale, non seulement au moyen des livres, mais de l'industrie et de l'économie, qui rendrait moins nombreux les actes qui ont provoqué le lynchage du Colorado et d'élever le sentiment public au point que les habitants de toutes les parties du pays voient que nous ne pourrons avoir une grande civilisation que quand l'exécution des lois aura lieu sans égard à la race ou à la couleur.

"Partout où le peuple commence à lyncher pour un genre d'offense, il sera bien vite tenté de le faire pour des offenses d'un autre genre. A part l'injustice commise sur l'individu qui est mis à mort sans un jugement légal nous devons réfléchir que celui qui prend part ou assiste à un outrage tel que celui qui a eu lieu au Colorado se dégrade à jamais.

Décision du gouvernement français.

Presse Associée.

New York, 23 novembre.—Une dépêche de Paris au "Journal and Advertiser" dit:

Le gouvernement français a décidé que l'Angleterre n'ayant pas notifié les puissances de l'annexion du Transvaal, Kruger sera reçu à l'Elysée, s'il le désire, comme un souverain étranger voyageant incognito.

Réapparition de W. O. Bowden

Presse Associée

Columbus, Georgie, 23 novembre.—W. O. Bowden qui réside près d'ici, a regagné son domicile hier soir. Il avait disparu pendant qu'il se baignait à l'île Tybee, l'été dernier, et l'on n'avait jamais eu de nouvelles de lui.

Il dit avoir été malade à Richmond, Virginie. On avait essayé de collecter entre $20,000 et 20,000 d'assurances sur sa vie, mais les compagnies n'avaient rien payé.

Régler vos intestins au moyen des Cascarets.

Le Candy Cathartic guérit pour toujours la constipation. 10 cts, 25 cts. Si le C. C. C. faillit, les pharmaciens vous remboursent votre argent.

L'ABEILLE
—DE LA—
NOUVELLE-ORLEANS.

Trois Editions Distinctes.
Edition Quotidienne,
Edition Hebdomadaire,
Edition du Dimanche

ABONNEMENTS PAYABLES D'AVANCE.

EDITION QUOTIDIENNE

Pour les Etats-Unis, port compris:
12 ..Un an | $6.....6 mois | $3.....3 mois

Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger, port compris:
$15.15..Un an | $7.55..6 mois | $3.80..3 m

EDITION HEBDOMADAIRE
Paraissant le Samedi matin
Pour les Etats-Unis, port compris:
$2.00..Un an | $1.00..6 mois | $1.00..4 mois

Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger
$5.05..Un an | $2.05..6 mois | $1.25..4 mois
Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.

EDITION DU DIMANCHE
Cette édition étant comprise dans notre édition quotidienne, nos abonnés y ont droit. Les personnes qui veulent s'y abonner devront s'adresser aux marchands.

Nos agents peuvent faire leurs remises par MANDATS-POSTAUX ou par TRAITES SUR EXPRESS.

Feuilleton

—: DE :—

L'Abeille de la N. O.

Commencé le 11 octobre 1900

INFAME!

Par George Spitzmuller.

QUATRIEME PARTIE.

LA GUERRE.

I

METZ.

(Suite.)

Il avait suivi son capitaine à Metz, et le soir du 20 août, il était de patrouille.

Dominus donna le mot d'ordre; l'officier commanda repos pour quelques instants.

— Avez-vous lu le "Courrier de la Moselle" d'aujourd'hui, mon capitaine? demanda le sergent en s'éloignant de deux ou trois pas avec son supérieur.

—Non. Y a-t-il du nouveau?

—Oui.... Une note qui fait du bruit dans l'armée.

— Voyons!....Absent toute la journée, je n'ai pu en prendre connaissance.

Gérard héla l'homme de ronde, dont la lanterne l'éclaira pour lire l'article en question dans le journal que lui tendait Dominus.

Son attention s'arrêta sur les lignes suivantes:

"L'une des armées de la France est aujourd'hui concentrée sous Metz, sur les emplacements que le maréchal a désignés à la suite de l'affaire du 18.

"On peut dire que l'ensemble du plan de l'ennemi, pour la journée du 18, n'a pas réussi.

"En tenant autour de Metz, l'armée du maréchal Bazaine fait face à des nécessités stratégiques et politiques."

"L'affaire du 18," c'était Saint Privat; c'était Canrobert battu parce que Bazaine n'avait pas voulu lui envoyer du renfort pour soutenir sa lutte héroïque contre les 250,000 hommes du prince Frédéric-Charles et de Steinmetz.

Neubourg relut encore une fois la note tendancieuse du "Courrier de la Moselle," dont la concision cachait mal le caractère embarrassé et mensonger.

Il murmura, assez distinctement, toutefois, pour que le sous-officier l'entdît:

—Cela sent la trahison!

— On dit, fit Dominus, que l'article émane du maréchal lui-même.

—L'origine de cette note éclate aux yeux, répliqua Gérard.... Ah! mon pauvre garçon, nous sommes bien bas!....

—Tout le monde désespère.

—Pas moi, malgré tout!. ..Je crois encore que nous pouvons nous relever de nos désastres...

— Dieu vous entendre, mon capitaine!

—Mais il nous faudrait une tête et une épée.... L'Alsace et la Lorraine sont envahies, et nous avons en face de nous trois armées concentrées à l'Ouest des Vosges....

—Strasbourg est assiégé.... Une grande partie de nos approvisionnements et de nos vivres se trouve aux mains de l'ennemi....

—N'importe!...Réagissons... Croyons hautement à de meilleurs jours. Le découragement est contagieux, Dominus. Quand les soldats voient les chefs démoralisés, la fin est proche....

—On murmure déjà dans les rangs....Mauvais signe.

—Cet article n'est pas fait pour améliorer l'état d'esprit du troupier. En plein péril national, on ne devrait pas agiter la question politique. C'est dangereux.

—Ce soir, mon capitaine, j'ai entendu le colonel Mercy d'Argenteau dire, dans un groupe d'officiers supérieurs: "Voilà une note maladroite et antipatriotique." Il tenait le "Courrier de la Moselle.

A ces mots, une sonnerie retentit dans le lointain.

—Le couvre-feu! fit Gérard .... Serait-il déjà dix heures?

Il vérifia à sa montre.

—Eh oui, parbleu.... Bonsoir, Dominus, dit-il au sergent en lui tendant la main. Continue ta patrouille.... Moi je vais terminer ma ronde.

—Bonne nuit, mon capitaine.

Le sous-officier commanda "Gardavé" et ses hommes se remirent en marche, rythmant leur pas qui résonnait sur le pavé de la rue.

Gérard était reparti dans la direction opposée, précédé de son porte falot. Il réfléchissait....

Ce n'étaient pas seulement les désastres de la France qui désolaient son âme.

Depuis le réveil comme chaque jour, il avait donné à la partie toute son activité, toute son intelligence, prêt à verser son sang pour elle; mais, à cette heure où son service allait prendre fin, il tournait sa pensée vers celle qui restait seule là-bas, dans les larmes et l'inquiétude,—vers Marie, toujours adorée....

Son amour pour la jeune femme s'augmentait encore en raison de la séparation. Il éprouvait un déchirement à se dire qu'à ce moment même elle pleurait peut-être.

Ce soir-là, Gérard se sentait plus triste encore que de coutume.

Mais une idée lui vint, réconfortante et consolatrice:

—Elle prie pour moi!...

Chère Marie, comme il l'aimait! Il gardait pieusement en son cœur, ainsi qu'en un sanctuaire inviolé, l'image de l'absente.

De loin elle le suivait, le protégeait; et il attribuait à un talisman magique—une boucle de ses cheveux—l'heureuse chance qui l'avait, jusqu'ici, préservé de tout péril.

II

FACE A FACE

Après un quart d'heure de marche, le capitaine arriva à son poste. Celui-ci était composé de gardes mobiles du Haut-Rhin, arrivés le jour même.

Dans la salle, à la lumière d'une mauvaise lame, un officier écrivait.

C'était un lieutenant de mobiles.

A la vue de Neubourg qui entrait, il se leva, portant la main à son képi. Mais au même instant, un bouleversement intense se peignit sur ses traits.

Il n'acheva pas le geste commencé, demeurant immobile, pétrifié.

Gérard, lui aussi, parut frappé d'une violente surprise.

Il s'arrêta net.

Ce lieutenant de mobiles, c'était le baron Théobald de Robertsau!

Les deux hommes se regardèrent quelques secondes, avec, dans les yeux, des flammes de défi et de haine.

Mais ce ne fut qu'un éclair bientôt évanoui.

Instantanément, ils reprirent leur sang froid.

— Lieutenant, fit Neubourg d'une voix très calme, vous rédigez votre rapport?

Théobald salua de nouveau et, en militaire peu habitué au formulaire hiérarchique, il répondit, non sans une hésitation gauche:

—Oui, monsieur....

—Appelez moi: mon capitaine, dit Gérard avec une autorité à la fois polie et dédaigneuse.

Robertsau se mordit les lèvres ....Mais il n'était pas ici au prétoire, et il ne s'agissait point de répondre à une impertinence d'avocat.

Il se contint, la rage au cœur, et dit simplement sur un ton de déférence:

—Bien mon capitaine....Comme vous le pensiez, je terminais mon rapport sur l'état matériel et moral de la compagnie.

—Y a-t-il longtemps que vous êtes au service? Votre décret de formation ne date que du 19.

— Nous avons été organisés avant le décret. Il n'y a ici qu'une partie de la garde mobile. Elle est arrivée cet après-midi à Metz.

A cet instant, un sous-officier de cavalerie entra.

C'était le vaguemestre qui apportait le courrier destiné à être distribué le lendemain dans les casernements.

—Mon capitaine, dit-il en s'adressant à Neubourg, j'ai une lettre pour vous.

Il fouilla dans son portefeuille et en sortit, après quelques recherches, un pli qu'il déposa sur l'enveloppe, quelques lignes d'une jolie écriture de femme.

Le lieutenant de mobiles y avait jeté les yeux.

Cette adresse, qui se détachait lisiblement dans le champ lumineux de la lampe, produisit sur lui un effet foudroyant.

Il pâlit. Ses jambes faiblirent. Il tomba sur sa chaise.

—Qu'avez-vous, lieutenant? demanda Gérard.

Théobald répondit, d'une voix mal assurée:

—Rien.... mon capitaine.... Ce n'est rien....

C'était peu de chose, en effet: —"Il venait de reconnaître l'écriture de sa femme"!

Ces caractères coquettement penchés, aux déliés fins, aux majuscules d'une distinguée calligraphie, lui étaient bien familiers.